

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Ce qu'il en restait

Vittorio Frigerio



Number 44, Winter 1995

Parfums

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4501ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Frigerio, V. (1995). Ce qu'il en restait. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (44), 25–32.

## Ce qu'il en restait

Vittorio Frigerio

**I**l n'eut même pas dix minutes à attendre. Lorsqu'il aperçut l'orange et le noir du taxi débouchant d'une rue transversale quelques pâtés de maisons plus à l'est, il rentra rapidement dans l'édifice.

Il entendit distinctement le crissement des freins. Il laissa passer encore deux minutes et ensuite sortit d'un pas décidé, esquissant un geste de reconnaissance à l'intention du chauffeur.

Il lui expliqua qu'il aurait besoin de sa voiture pour la plus grande partie de la journée et ils parvinrent à s'entendre sur un forfait dont la moitié fut immédiatement réglée. Le chauffeur essaya deux ou trois fois de nouer une conversation, mais le passager fit en sorte de toujours laisser tomber discrètement le fil du discours, évitant cependant très délibérément de paraître impoli. Le moment n'était pas encore venu. Alors il souriait, chuchotait quelques mots hésitants et puis laissait le sourire s'éteindre petit à petit comme une braise dans les cendres.

La première destination était suffisamment éloignée pour qu'il ait tout le temps d'examiner à loisir la cabine de la voiture. Il ne l'avait jamais vue, mais il aurait pu la reconnaître les yeux fermés. Il comprenait maintenant pour quelle raison Kathy avait toujours voulu avoir la voiture numéro 67.

Ce n'était pas un véhicule neuf, loin de là. Les sièges étaient fatigués, le rembourrage s'était tassé par endroits et les appuie-bras étaient brillants d'usure. Mais tout était méticuleusement propre. Pas une seule traînée de poussière ne maculait les fenêtres. Même les tapis sous ses pieds, en milieu de matinée et alors qu'il avait dû commencer le travail depuis deux ou trois heures déjà, semblaient fraîchement secoués. Deux coupures

dans le faux cuir qui recouvrait la banquette avaient été recousues avec grand soin et ne se remarquaient quasiment plus. On aurait dit deux cicatrices presque effacées par le temps.

Plus encore que tout cela, c'était pourtant le parfum qui l'avait frappé. Il se serait attendu au relent synthétique citronné d'un nettoyant industriel. C'était très loin de cela. Lui-même, il aurait été parfaitement incapable de l'identifier. Mais Kathy le lui avait mentionné. Des bâtonnets d'encens. De la marque qu'elle utilisait aussi parfois, le soir, quand elle avait de la peine à s'endormir, à cause de ses effets qu'elle considérait calmants. *Nuit d'été*. Elle lui avait raconté qu'il les allumait parfois brièvement entre deux courses. Puis il ouvrait les fenêtres pour faire circuler un peu l'air, pour éviter que le parfum ne se fasse trop épais ou pénétrant. Malgré ses préventions, il trouva cela agréable. Il y avait quelque chose d'humble et de rassurant dans ce taxi, propre, honnête et un peu râpé comme un vieux cheval de labour. Avec une aura incongrue de dignité paisible qui émanait de son intérieur astiqué et de la tête crépue du chauffeur, dont le cou basané ressortait tel un bout de tronc d'arbre lissé par le ressac sur la blancheur immaculée du col de sa chemise.

Il ferma les yeux quelques secondes pour mieux se concentrer, respirant profondément mais avec une lenteur délibérée, car il tenait surtout à ce que cela ne se remarque pas. Il fouillait dans l'air teinté de fumée odorante pour essayer d'y retrouver le parfum de Kathy. Ou plutôt son odeur, car il n'y avait pas d'essence au caractère assez franc pour ne pas se laisser submerger par la senteur de son corps. Sur sa peau les parfums perdaient leur accent et se diluaient à l'instant sans espoir. Elle en étalait quelques gouttes sur sa nuque, au creux de ses aisselles, avec la plus grande parcimonie. Tout de suite, ils fondaient dans sa peau blanche comme d'infimes touches d'aquarelle sur une toile vierge, laissant seulement une nuance, une ombre nouvelle, pâle mais présente.

Il ne s'aperçut pas du passage du temps et quand le chauffeur le tira de sa rêverie, il dut se retenir pour ne pas rire en

regardant sa montre qui marquait onze heures moins cinq. Comment avait-il fait pour s'oublier ainsi ? Cela ne lui ressemblait pourtant pas. Il empoigna sa mallette, hésita brièvement avant d'ouvrir la portière, craignant que l'air du dehors ne vienne dissiper l'atmosphère si particulière de la voiture. Puis il sourit en pensant que non, décidément, il n'y avait plus rien là-dedans de Kathy, pas même une réminiscence, et il s'apprêta à descendre. Le chauffeur, qui s'était retourné, le bras sur le dossier du siège de droite, lui rendit timidement ce sourire, qu'il avait cru à son intention.

Il fut de retour en moins de dix minutes. La voiture s'engagea de nouveau dans le flot du trafic, mais cette fois en sens inverse, en direction du centre-ville. Il se sentait rassuré ; le souvenir de la fumée de l'encens lui paraissait former comme une brume protectrice à l'intérieur du véhicule, prêtant une douce imprécision aux contours des objets, à la tête ronde et rigide du chauffeur qui semblait à peine humaine vue ainsi de derrière. Un sentiment de calme l'envahissait tel qu'il n'en jouissait parfois que dans la solitude, à certains moments imprévus, espacés et malheureusement — se surprit-il à penser —, malheureusement si rares et si courts.

Il respirait maintenant par petits coups saccadés, comme un nageur, de peur de s'enivrer de cette senteur, de peur qu'elle ne lui fasse oublier, peut-être pour toujours, ses pensées secrètes. Les pensées qu'il sentait près de s'échapper des petites boîtes où il les rangeait chaque jour avec une attention méticuleuse, en petits groupes ordonnés de thèses et d'antithèses se neutralisant entre elles, toujours bien équilibrées pour éviter qu'il n'y en ait qui prennent soudainement le dessus et le dévorent.

Il se souvint alors qu'il avait eu l'intention d'interroger le chauffeur après avoir interrogé sa voiture. Il se demanda s'il allait pouvoir y arriver. Tout à coup, le projet qu'il avait élaboré lui sembla parfaitement irréalisable. Tirer des mots de cette boule sombre qui dépassait le dossier devant lui comme une excroissance hybride, moitié végétale, moitié minérale, était de

toute évidence une impossibilité frisant le ridicule. Il eut un instant presque pitié de lui-même. Mieux valait peut-être arrêter tout, trouver un prétexte quelconque, comme un malaise subit, et se faire ramener à la maison, se reposer. Il ne pouvait pas rester un seul souvenir dans cette atmosphère embaumée, parcourue par les volutes subtiles d'une fumée qu'il soupçonnait quelque peu de qualités hallucinogènes, ou, pire encore, hallucinatoires.

Il n'engagea la conversation que par acquit de conscience, question d'en avoir définitivement le cœur net. Puisqu'il en était déjà à ce point, autant mener la chose jusqu'au bout. Il n'eut pas la moindre peine à faire parler le chauffeur, qui n'attendait visiblement qu'une excuse quelconque pour s'y mettre et que le mutisme de son passager avait dû un peu surprendre. Son soulagement était visible. Il conduisait en gardant la tête légèrement tournée de côté, jetant ses mots par-dessus son épaule comme des poignées de sel. Le passager conclut très rapidement que c'était un « brave type » ; pas compliqué, peut-être un peu naïf, avec un soupçon de timidité qu'il combattait en se montrant plus extraverti qu'il n'était sûrement en réalité.

Ils se présentèrent.

— À propos, je m'appelle Frank.

Le chauffeur se nommait Ahmed.

Comme il est d'usage de le faire avec de nouvelles connaissances, Frank dirigea la discussion vers le travail. Il égrenait avec un plaisir pervers et une grande aisance tout un chapelet de banalités navrantes, débitées sur un ton bonhomme et familier, auxquelles le chauffeur répondait avec force hochements du chef et bon nombre de lieux communs de son cru. C'était tout de même une belle chose que d'avoir un emploi aussi indépendant que le sien. Cela valait dix fois mieux que de passer toutes ses journées enfermé dans un bureau. Il devait sûrement rencontrer toutes sortes de types drôlement intéressants...

Ils s'arrêtèrent trois fois avant le milieu de l'après-midi. Chaque fois le passager disparaissait dans des bâtiments com-

merciaux, redressant sa cravate avec un petit sourire complice pour Ahmed, et réapparaissait à peine quelques minutes plus tard. Après chaque arrêt, la discussion recommençait avec une plus grande facilité, très exactement là où elle avait été interrompue.

Ahmed parla de la ville qui avait tellement changé depuis dix ans. Frank écoutait et le relançait parfois avec peu de mots, respirant la bouche ouverte, essayant l'air comme on essaye le vin, claquant légèrement la langue contre le palais. Il avait retrouvé une certaine tranquillité dans cette discussion hachurée et prévisible. Il se sentait par moments presque transporté d'amitié pour cet homme aimable, simple et si peu exigeant, qui le berçait avec sa narration spontanée d'une vie toute de mouvement, où la pensée ne trouvait aucune aspérité à laquelle s'accrocher, où les visages se succédaient et semblaient instantanément dans l'oubli, sans même laisser autour d'eux les vaguelettes que fait un caillou jeté dans une mare. Peut-être devrait-il rester toute la journée dans ce cercueil de métal, où la vie ne faisait que passer sans laisser la moindre trace. Il demanderait à Ahmed d'allumer un nouveau bâtonnet d'encens. Il respirerait profondément et oublierait jusqu'à son propre nom.

Puis, avec toute la soudaineté et la violence d'un authentique choc physique, il saisit quelques mots dont il ne comprit tout d'abord pas la signification. Il se secoua péniblement, essayant de forcer ses sens assoupis à prêter attention aux paroles du chauffeur, cherchant de reconstituer les quelques phrases qu'il avait senties, plutôt qu'entendues, comme on sent un courant électrique.

— Vous disiez?...

— Eh, oui ! J'ai moi aussi mes clients préférés, vous savez...

Ils venaient d'arriver à l'adresse qu'il lui avait donnée. Il lui fallut mimer l'indifférence. Il oublia d'abord sa serviette, revint sur ses pas la chercher, car jusque-là, il n'était jamais descendu sans elle et il tenait à ce que tout soit toujours identique. Il dut se forcer pour ne pas faire trop vite, pour ne pas montrer

d'impatience. Il prit l'ascenseur jusqu'au dernier étage, visita quelques couloirs, côtoyant des employés de bureau à mine soucieuse, jetant parfois, s'il se sentait observé, un coup d'œil ennuyé à sa montre, comme s'il attendait de mauvaise grâce l'arrivée de quelque retardataire. Quand il jugea que suffisamment de temps s'était écoulé, il redescendit.

Il choisit une destination éloignée pour éviter d'autres interruptions. Maintenant, il se dit qu'il lui faudrait peut-être encore une heure de temps pour se faire une opinion. En jouant serré. En faisant attention. En le guidant là où il voulait le voir aller.

C'était déjà devenu une routine. Ils reprirent sans peine le fil du discours interrompu, mais cette fois Frank s'y attendait. Ahmed conduisait d'une seule main dans le trafic lent de l'heure de pointe, tranchant l'air rythmiquement de la main droite pour appuyer ses mots. Il s'était fait plusieurs amis grâce à son travail. C'était injuste de taxer gratuitement les gens d'ici de superficialité, comme souvent d'autres immigrants n'hésitaient pas à le faire. Lui, il rencontrait toutes sortes de personnes. Il était bien placé pour le savoir. Il y avait des exceptions, mon Dieu ! il y a toujours des exceptions. Mais la plupart des gens étaient honnêtes et souvent sympathiques, quand on prenait la peine de leur parler un peu. Il y croyait très fortement et le répéta plusieurs fois pour qu'il n'y ait pas de malentendu. Autrement, il n'aurait pas continué d'exercer ce métier. La preuve, c'était qu'il s'était même fait une clientèle régulière, des gens qui le demandaient expressément. Rien que lui.

L'après-midi tirait à sa fin et Frank s'aperçut que l'odeur de l'encens était devenue presque imperceptible. Peut-être que le chauffeur n'avait pas osé en allumer, de peur de le déranger. D'ailleurs, il n'en aurait guère eu le temps pendant les courts moments de pause qu'il lui concédait, et la seule fois qu'ils s'étaient arrêtés plus longuement, pour casser une croûte, ils étaient descendus ensemble. Il fut presque sur le point de lui demander de mettre le feu à un bâtonnet, mais il se retint, car Ahmed ne lui en avait pas parlé, et qu'il ne pensait pas pouvoir

faire semblant d'avoir simplement deviné. L'effort nécessaire pour mentir aurait été trop grand.

Au fur et à mesure que l'effet de l'encens s'évanouissait, il commençait à percevoir d'autres senteurs qui se dégageaient du siège à chacun de ses mouvements. L'odeur de l'âge de la voiture ; les vagues relents d'essence et d'huile, la légère bouffée de gaz d'échappement qui parvenait parfois à s'infiltrer jusque dans l'intérieur du véhicule malgré les fenêtres fermées. Et aussi l'impression de présences humaines invisibles. Quelques restes imprécis d'humanité. Ou alors c'était l'odeur même de son corps fatigué qu'il percevait, comme si elle ne lui appartenait pas. Et sur son corps, s'en dégageant à retardement, le parfum de Kathy ; ce parfum qui n'appartenait qu'à elle et que la cabine du taxi lui renvoyait aussi — il le savait, maintenant — comme si elle l'avait gardé tout spécialement à son intention, déguisé et protégé par l'encens comme un bijou dans sa ouate.

Ils arrivèrent près du port. Ahmed ne parlait plus tellement. Cela faisait maintenant des heures qu'ils parcouraient la ville dans tous les sens. Frank lui annonça que ce serait bientôt fini.

Il fit arrêter à peu de distance d'un restaurant reconnu pour ses spécialités de poisson, près de la jetée. Depuis que la verve communicative du chauffeur s'était plus ou moins tarie, c'était surtout Frank qui entretenait la conversation. Il fit les louanges de l'établissement et offrit d'inviter Ahmed à manger un petit quelque chose.

Dès qu'ils furent installés et eurent commandé leur dîner, il se leva.

— Je vais me rafraîchir un coup, me laver les mains. Buvez déjà un verre à ma santé...

Il sortit du restaurant. La soirée était froide et il respira avec plaisir cet air nettoyé par le vent du nord qui faisait claquer les pans de sa veste et semblait le traverser et emporter avec lui sa lassitude. Il ouvrit la porte du taxi du côté du passager, qu'il avait délibérément évité de fermer à clé. La température à l'intérieur était encore assez agréable. Le froid n'avait pas eu le

temps de tuer ce qui restait de l'arôme de l'encens ni cet autre parfum qu'il reconnaissait maintenant sans plus aucun doute. Dans la solitude, il ne pouvait décidément plus se tromper.

Il déverrouilla le frein à main, sortit en refermant la portière, sans oublier la sécurité. Il suffit d'une petite poussée et le taxi, garé devant une jetée presque entièrement inoccupée, glissa le long de la pente bétonnée et disparut dans le lac presque sans causer de remous. Frank n'attendit même pas de le voir s'enfoncer entièrement et revint rapidement sur ses pas, vers l'entrée faiblement illuminée du restaurant, se demandant avec curiosité si le chauffeur, lui aussi, avait gardé un tel souvenir de Kathy.